Document generated on 06/04/2025 7:03 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Utopie ou cacatopie?

Marc Chabot

Number 12, February–March 1984

Utopies : la chute libre

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21463ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chabot, M. (1984). Utopie ou cacatopie? *Nuit blanche*, (12), 52–53.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

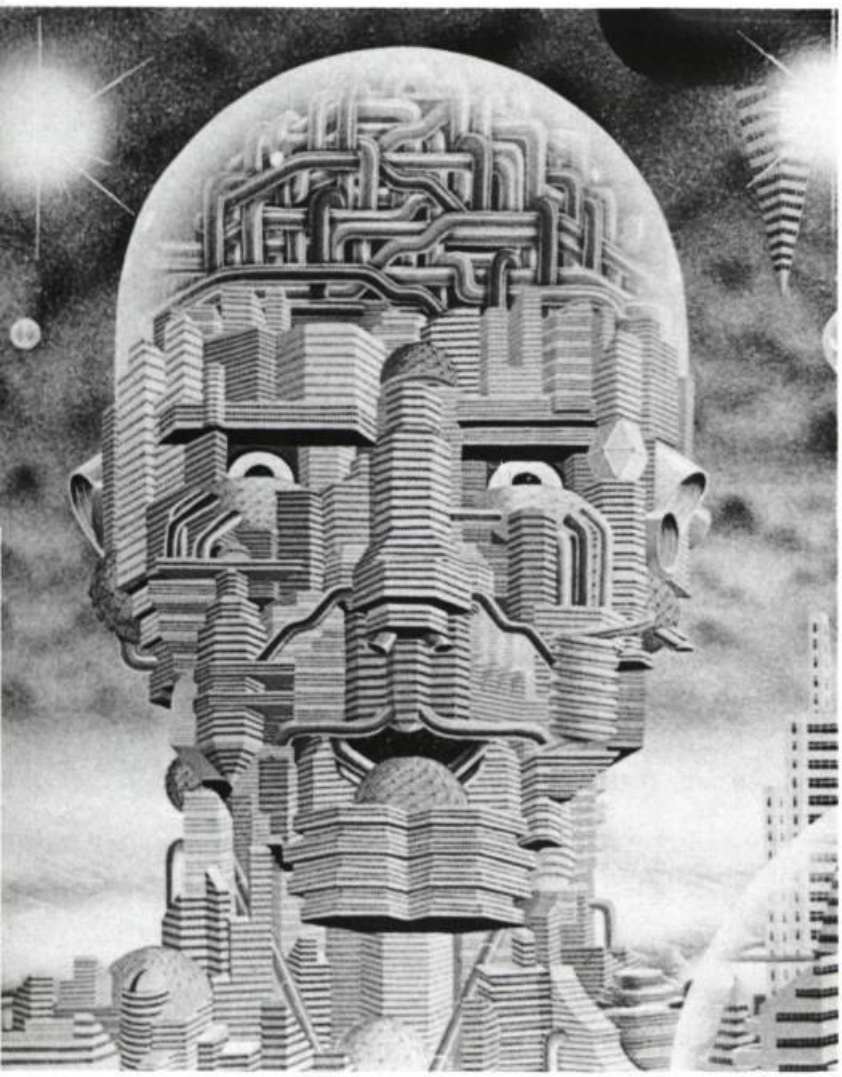
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Pour Anthony Burgess, l'auteur de* *L'orange mécanique*, *le roman d'Orwell, 1984, est une cacatopie. La différence entre les deux concepts tient entièrement dans le fait qu'une utopie propose un monde parfait et sans conflit. Une cacatopie est un monde où plus rien n'est parfait et où les conflits sont plus nombreux que jamais. Ordinairement, les livres dits «utopiques» veulent résoudre ou dénoncer les rapports entre les individus et l'État. Si Orwell est si pessimiste quant à l'avenir (qui pour nous n'en est définitivement plus un), c'est que la vision d'avenir d'un écrivain repose sur une série d'expériences quotidiennes. Orwell écrit 1984 en 1948, c'est l'après-guerre et nous n'en sommes plus aux lendemains qui chantent. Il semble bien qu'à sa sortie, le roman n'a pas connu le succès et que seul le philosophe pacifiste Bertrand Russell y aurait décelé une oeuvre importante pour notre temps.

utopie ou cacatopie ?

Je suis né en 1949 et, depuis, j'ai souvent été envahi par l'idée que nous filions vers 1984 sans nous rendre compte que les prédictions d'Orwell se réalisaient une à une. Les visions apocalyptiques nous reviennent constamment. La fin du monde est toujours annoncée pour dans quelques années. Le pire dans tout cela, c'est que nous n'y pouvons jamais rien. Nous sommes et nous demeurons des spectateurs de la dégradation de la terre. Le monde est de plus en plus petit et nous nous rapetissons tout autant.

Winston Smith dit à un moment donné dans *1984*: «Ils ne peuvent entrer en nous. Si l'on peut sentir qu'il vaut la peine de rester humain, même s'il ne doit rien en résulter, on les a battus.» (p. 241) Nous sommes désormais des milliers à continuer d'essayer d'être des humains, c'est même notre seul combat. Nous savons tous aussi qu'il se peut bien «qu'il ne résultera rien» de cet entêtement. Notre illogisme à nous se tient là, tout au fond d'une âme qui ne sait plus comment se dire. Et il y a tant d'obscurité que seul le hasard nous permet de nous rencontrer. Nous nous touchons, nous nous pressons les uns contre les autres et nous nous éloignons en silence.

Demain c'est maintenant

«If you like 1974, you'll love 1984», pouvait-on lire sur une pancarte d'étudiant il y a de cela maintenant dix ans. Tout nous pousse au pessimisme. Et si je vous parle de Burgess, c'est qu'il a écrit un roman, *1985*, et qu'il vient d'en paraître un autre ➧

avec le même titre chez Maspero, écrit par Gyorgy Dalos, écrivain hongrois. Aussi bien se mettre à deux pour repousser l'horreur d'une année. Mais encore, il nous faudra quand même passer et vivre 1984 au complet tout en tentant de sortir de l'obscurité.

1984 d'Orwell est un mythe qui va mourir. Ceux et celles qui liront ou reliront le roman se diront qu'il s'agissait d'une peur passagère. La science-fiction nous offre désormais des frissons encore plus grands pour l'an 2 000. *1984* est maintenant un livre d'histoire, nous ne pourrons plus convaincre les gens que nous y courons. Comme l'histoire n'a pas bon dos par les temps qui viennent, toute spéculation sur l'avenir de ce petit roman est douteuse. C'était d'ailleurs l'une des grandes préoccupations des habitants de Londres dans le roman d'Orwell. Le passé n'existait plus. «Il a été aboli jusqu'à hier» (p. 233). Ce qui fait dire à Burgess: «Moins on sait de choses et plus on est à même d'agir.» Pourquoi agir lorsque les actes n'ont plus de sens? La passivité devient une règle chère pour les habitants de la planète. L'avenir, c'est le présent. Le passé n'existe plus. Ne reste plus alors que les dirigeants de cacatopie pour se jouer de notre passivité.

L'état, ha! ha!

«Il n'est pas possible d'être heureux et libre». Un État qui se donne pour objectif de donner le bonheur à tous, est un État qui prépare la guerre contre la liberté. On peut pourtant penser qu'il est préférable de donner la liberté à tous et de les laisser aménager eux-mêmes le bonheur. Mais rares sont les États qui choisissent cette route, beaucoup plus difficile et exigeante. L'État, c'est la conscience du peuple. Peut-il vraiment choisir la liberté quand on sait qu'il y a quelqu'un quelque part qui va choisir librement son malheur? Les agents du bonheur organisé se refusent à une telle éventualité.

«Tuez la distinction entre le beau et le laid, et vous n'aurez plus de seuil pour mesurer l'intensité d'être cruel» (Burgess, p. 59). Les romans utopiques sont des livres de morale. Ils ont peut-être plus à voir avec la philosophie qu'avec la littérature, ce qui ne signifie pas que je veuille pour autant tenir pour négligeable la place de l'imaginaire chez le créateur. Toute morale, tant sociale qu'individuelle, cherche à établir une ou des règles quelque part. Des règles, aussi abstraites et arbitraires soient-elles, entre le beau et le laid. Des règles qui nous font repousser la cruauté juste assez loin pour que le monde soit un monde, pour que l'obscurité soit moins traîtresse et pour que nous soyons capables de reconnaître la souffrance de l'autre.

Affiche du film «1984»

Mauvais horoscope?

Ce qui est fascinant chez les romanciers utopiques, c'est qu'ils/elles finissent toujours par nous faire réfléchir sur notre propre monde. L'autre société, dont on nous décrit le charme ou le malheur, devient un point de comparaison. *1984* après 1984 pourra-t-il encore jouer ce rôle? La tentation est grande de réduire l'objectif à cette année, de comparer notre société en 1984 et celle de *1984*. Selon le lieu qu'on habite ou le point de vue qu'on a sur l'avenir du monde, nous célébrerons les visions d'Orwell ou nous serons fiers d'annoncer qu'il s'est trompé. Je pense que c'est une bien mauvaise année à passer pour *1984*.

Les mots de la littérature prennent de l'âge, mais moins vite que nous. Si nous sommes encore capables en 1984 de trouver des morceaux de nous-mêmes dans les textes de Descartes, de Platon, d'Homère ou de Rimbaud, c'est que la littérature tient le coup. Si *Utopie* de Thomas More est encore lu, si Tournier peut réécrire l'histoire de Robinson Crusoé ou celle de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais, c'est que le passé ne meurt pas si vite: le passé, c'est plus qu'hier.

Il y a longtemps que les écrivains savent que l'écriture est une chose tout à fait inutile. En principe, une feuille noircie parmi des millions d'autres feuilles noircies ne change pas l'histoire du monde. L'écrivain est encore plus inutile que son écriture. C'est du moins ce que nous apprend l'histoire. Mais l'acte d'écrire est un acte humain. L'acte d'écrire est un geste insensé, inutile. «S'il n'en résulte rien pour nous, nous ne devons pas pour autant généraliser notre affirmation. Lorsqu'une personne reçoit une lettre, lorsqu'un individu ouvre un roman, quelque chose risque de se mettre à exister en lui et autour de lui. C'est ça l'utopie. Orwell, Burgess et Dalos ont raison: L'UTOPIE VAINCRA. ■

Marc Chabot

1984, George Orwell, Livre de poche, n° 1210, 1211.
1984-1985, Anthony Burgess, R. Laffont, 1979.
1985, Gyorgy Dalos, Maspero, 1983.

POUR LES PLUS GRANDS...

«À moins, repris-je, que les philosophes ne deviennent rois dans les États, ou que ceux qu'on appelle à présent rois et souverains ne deviennent de vrais et sérieux philosophes, et qu'on ne voie réunies dans le même sujet la puissance politique et la philosophie, à moins que d'autre part une loi rigoureuse n'écarte des affaires la foule de ceux que leurs talents portent vers l'une ou l'autre exclusivement, il n'y aura pas, mon cher Glaucon, de relâche aux maux qui désolent les États ni même, je crois, à ceux du genre humain.» (Platon,* La République*)